

REVUE N°2, 1974



REVUE
ANNUELLE



N°2

SOMMAIRE

BIENVENUE	3
BREVET CYCLO des HAUTES ALTITUDES.....	4
SUR UN THEME QUI NOUS EST CHER	8
MON QUEYRAS A MOI	10
« L'AVENTURE AUX SOMMETS «	12
LE 177ème COL	14
COL ou PAS COL	15
LE CENT QUATRE VINGT DIXIEME	16
«LE STELVIO»	18
EXTRAIT de la LETTRE adressée au Club	20
DE BERGAME au COL DE MALOJA, TOUT DROIT	21
Un 3000.....	24
UN PRECURSEUR DES 100 COLS : RODOLPHE TOPFFER (1799-1846).....	25

BIENVENUE

Il y a un an, lorsque vous avez reçu votre médaille, votre diplôme, notre bulletin, vous avez certainement constaté que d'autres comme vous, aimaient la bicyclette et la montagne ; vous avez peut-être reconnu dans la liste des membres de notre confrérie, tel ou tel ami ; celui qui un jour, une heure même, avait partagé votre route, votre bonheur ; celui avec qui vous avez pédalé de concert ou celui que vous avez retrouvé dans un haut lieu.

Nous n'avons pas fait de publicité sur «notre idée» et pourtant elle marche : n'est-ce pas réconfortant de penser qu'aujourd'hui, des hommes, des femmes, comme vous, comme moi, pensent et agissent dans le même sens et pour le même idéal ?

Je dois tout d'abord remercier les sociétaires, et ils furent nombreux à m'adresser pour le bulletin N°2 des articles, des comptes-rendus de randonnées. Il ne nous est pas possible de faire paraître toutes ces idées reçues ; nous aurions aimé, mais il fallait faire un choix ; nous l'avons fait en tenant compte de l'arrivée à ANNECY des textes, en tenant compte aussi de l'importance du récit et faute de place, nous voudrions que ceux qui ne retrouveront pas leur prose dans cette revue, nous comprennent et nous excusent.

L'an passé, notre «Maître» Marcel BIOUS nous avait brossé un tableau des cols des Alpes du Nord ; ce travail particulièrement précis et réussi, qui découlait d'une grande expérience de la pratique de la bicyclette en montagne, a beaucoup plu ; cette année nous avons demandé à Francis MARTY, de TOULOUSE, de faire la même étude sur le Massif des Pyrénées Françaises. Vous retrouverez dans cette nouvelle présentation, la même précision et la même clarté que l'an passé.

Il fallait, à mon sens, que vous connaissiez les gens qui ont cautionné notre idée ; vous avez pu constater en lisant nos bulletins, que ces personnes viennent des quatre coins de France ; certains clubs de cyclo-tourisme comme NICE, MAZAMET, CHAMBERY, BOURGES, MERGER-GRENOBLE, etc ont inscrit cette initiative à leurs activités. Nous ne voulions pas instaurer une hiérarchie dans notre mouvement, mais personne n'a contesté la façon dont nous avons établi les listes des sociétaires du Club.

Quelle admiration pour celui ou celle qui a escaladé plus de 800, plus de 500 ou même 300 cols différents ; quels rêves et quelles joies en perspective !

Le SAMEDI 27 JUILLET après-midi, nous organiserons notre premier rassemblement annuel au Col de la FORCLAZ de MONTMIN, à la verticale du lac d'ANNECY, ce lac à l'eau pure, sauvé par des hommes qui aiment et protègent la nature.

Nous voulons tout simplement vous retrouver, nous retrouver ; nous voulons trinquer avec vous, vous offrir un morceau de notre tomme savoyarde. Nous avons choisi un col au pourcentage impressionnant (les BASTIEN y cassèrent leur roue libre). Nous avons choisi comme date, la veille du Circuit des Aravis, cette randonnée longue de 215 Kms. comptant pour l'obtention du Brevet Cyclo-Montagnard Français, tracée sur un parcours qui devrait vous séduire.

Si nos amis Toulousains l'acceptent, l'an prochain, nous couplerons notre rendez-vous annuel avec celui de l'Ordre des Cols Durs. Ce jour-là, nous aurons réalisé complètement notre rêve : celui de rassembler, pour le bonheur de chacun, tous les amis du vélo et de la montagne.

Bonne saison cyclo à tous et à très bientôt nous l'espérons.

Jean PERDOUX.

La couverture du bulletin a été dessinée par Gérard PRUNIERES de St-JEAN de MAURIENNE, La dactylographie, par Geneviève COMBEY, cyclote au V.C. ANNECY. Qu'ils en soient remerciés.

BREVET CYCLO DES HAUTES ALTITUDES

de Roberto DEL MEDICO, de Chambéry

Ce fût un article dans «Le Dauphiné» et la médaille très belle, qui me persuadèrent à m'inscrire au B.C.H.A. (Brevet Cyclo des Hautes Altitudes) organisé par les Compagnons du Pignon Fixe.

C'est un 1er juillet qu'avec des coups de pédales énergiques, j'ai rejoint les environs de Barcelonnette par un parcours très accidenté et sous une chaleur torride.

Le soir, je dors dans une remise appartenant au maire d'un petit village proche de Barcelonnette : Les Thuiles.

2 Juillet : de bon matin, j'enfourche le vélo et prends la direction du Col d'Allos. Sur cette route que j'ai parcourue déjà maintes et maintes fois, une foule de souvenirs me vient à l'esprit ; il y a à peine un an, c'était la seconde étape de mon «Tour de France Randonneur», J'étais heureux certes mais inquiet surtout, doutant de ne pouvoir arriver à terminer cette fantastique randonnée en solitaire. Aujourd'hui je n'étais pas pressé, je pourrai regarder le paysage tout à mon aise et cela en valait la peine.

Vous allez penser que c'est ridicule, mais moi je n'arrive pas à rester indifférent devant un paysage montagnard, même si je l'ai vu déjà une dizaine de fois. A chaque ascension je découvre un détail jamais remarqué auparavant, parfois même insignifiant mais qui a tout de même le pouvoir de m'émouvoir et je m'extasie comme si c'était «la première fois».

C'est vrai, j'aime la montagne, je l'aime peut-être trop, je l'aime de tout mon être.

Plus tard, c'est le ravitaillement au village d'Allos. Je remplis consciencieusement la musette car je vais devoir traverser le Col de la Petite Cayolle, col muletier rejoignant la route du Col de la Cayolle.

Par une route étroite et fortement pentue (d'après la carte Michelin «à 15 %») je grimpe, bercé par l'air frais et vivifiant d'une forêt très dense de sapins, jusqu'au splendide Lac d'Allos. Là, je quitte la piste encore cyclable et le refuge où j'ai pu obtenir le «cachet contrôle» pour m'engager sur un sentier virevoltant de montagne. Ce dernier traverse d'abord une forêt, ensuite d'immenses pâturages pour terminer enfin sur un flanc de montagne complètement dépourvu de végétation.

Quels ne furent pas mon émerveillement et ma stupéfaction de voir là, entre de gros cailloux chauffés à blanc paille soleil brûlant, de merveilleuses et délicates petites fleurs inconnues. Comment ont-elles pu pousser à cet endroit ? Pourtant personne ne les a plantées ni arrosées. Malgré tout, elles sont là, merveilleuses de couleur et de délicatesse, si frêles, si parfumées, si... C'est là l'une des mille et mille choses qui me font aimer la montagne

J'avance avec précaution, posant mon pied avec délicatesse en veillant de ne point en écraser. Le sentier se faufile cette fois à travers cailloux et immenses coulées de neige que je traverse avec extrême prudence, le vélo sur l'épaule bien qu'il soit lourdement chargé.

Soudain, après avoir traversé une crête, je découvre avec stupéfaction un merveilleux petit lac, le Lac de la Petite Cayolle ; la neige, elle, venait caresser sur les bords l'eau extrêmement limpide et transparente comme un miroir.

Le sommet du col, lui, est juste au-dessus, 500 mètres plus loin environ.

Je ne peux résister à l'envie de prendre quelques photos. Dès le sommet atteint, je découvre au fond,

les derniers lacets de la route du Col de la Cayolle, au loin, presque en face de moi, j'aperçois la cime de la Bonette que je reconnais grâce aux pare-brise des voitures qui brillent au soleil et beaucoup de choses merveilleuses encore. Je dévale à grandes enjambées à travers cailloux et prés, la pente qui me conduit jusqu'à la route. Des automobilistes me voyant arriver, ébahis, le vélo sur mon épaule droite, se demandent d'où je peux bien arriver. On me questionne avec fougue, on veut tout savoir et dans le moindre détail, certains même me prennent en photo comme une célébrité de cinéma.

Agacé, n'aimant pas de genre de situation, je m'habille pour la descente et m'enfuis de cette foule de badauds.

Un peu plus tard, dans Valberg, j'ai droit à un terrible orage de grêle. De gros grêlons, éclatants comme des petites boules en touchant l'asphalte, s'abattent sur moi me faisant très mal. Je continue l'ascension, imperturbable. Au sommet du col, tout endolori, je cherche en toute hâte un hôtel.

Le lendemain, remis des émotions de la veille, je reprends la route.

Ce n'est qu'à 11 Heures 30, après les Cols de Sainte-Anne et de la Couillole, que je suis à Saint-Etienne de Tinée ; déjà au fond se dessine la très grande Bonette. Il va me falloir presque trois heures pour vaincre ce géant des Alpes Maritimes.

Après un «pèlerinage» à la cime de la Bonette, je me lance dans une descente particulièrement virevoltante et dangereuse, à une allure folle, ralentie in extremis par une interminable procession de moutons. Encore une transhumance qui monte là-haut, vers les gras pâturages du Restefond.

Quelques temps plus tard, j'arrive à la Contamine-Châtelard, au pied du Parpaillon (un presque muletier). Je me renseigne auprès des villageois pour savoir s'il y a quelques possibilités de faire étape pour la nuit sur la piste qui conduit au col.

J'apprends ainsi qu'à Sainte-Anne, il y a un hôtel, après..... plus rien. Un fermier survient à cet instant et m'apprend qu'à mi-col il y a le refuge de bergers du Grand Parpaillon. Il ignore si le berger s'y trouve.

J'essaie malgré tout d'arriver jusque là.

Jusqu'à Sainte-Anne, la route est goudronnée mais extrêmement pentue. J'aperçois l'hôtel que les braves gens du village m'ont indiqué mais je ne m'arrête pas car j'ai décidé de continuer. Encore quelques mètres puis, après la chapelle de Sainte-Anne, je quitte le monde civilisé et la route goudronnée pour une piste sinueuse et caillouteuse. Je franchis un ou deux ponts en bois puis, soudain, après avoir traversé le torrent «Parpaillon», c'est la chute ; enlisé dans la boue provoquée par le débordement des eaux du torrent lors des dernières pluies, je n'ai pu garder l'équilibre et me retrouve avec les fesses dans la boue gluante.

Je me relève en lançant des mots d'injures.

Je reprends mon calme ainsi que ma place sur la croupe de «Marguerite» (c'est ma bicyclette). Je suis inquiet... Est-ce que je vais trouver le berger ? Vais-je être obligé de passer la nuit à la belle étoile ? C'est que les nuits sont encore fraîches d'autant plus que je suis presque à 2.000 mètres d'altitude.

Soudain j'aperçois par terre du fumier de brebis !.....

Je respire. Quelques minutes plus tard, un tintement joyeux de clochettes m'accueille. En sortant de la forêt j'aperçois enfin, perché au sommet d'une petite colline, le refuge. Comme il paraît accueillant !

Le berger est là. Je m'avance vers lui et lui demande sans tarder l'hospitalité. Il paraît gêné. Il m'explique

qu'il vit là seul et que l'intérieur de la maison n'est pas très propre. Pourtant, il m'avoue être très heureux d'avoir de la compagnie. Cependant il refuse de me faire rentrer à l'intérieur de la maisonnette tant qu'il n'aura pas fait un peu de ménage.

En attendant, j'admire l'extraordinaire paysage qui se dessine autour de moi.

Imaginez : un silencieux torrent descendant en pente douce, un étonnant et profond vallon rendu encore plus beau par la multitude des couleurs qu'on ne retrouve qu'à l'heure du crépuscule, de part et d'autre, deux gigantesques parois s'élevant en forme de V, tellement hautes à toucher le ciel et se perdant à l'horizon.

Pour compléter le tableau, un silence. Un silence tellement profond qu'il fait presque peur.

De temps à autre on entend dans le lointain un bêlement et un tintement léger de clochettes.

Je suis interrompu dans ma contemplation par la voix forte et caverneuse du berger. Ce dernier, le travail terminé, m'invite à entrer. Il m'accueille dans sa demeure avec un grand verre de vin du pays. Le soir, à la veillée, nous faisons connaissance devant une grande assiette de soupe chaude.

Dès l'aube, le berger est debout. Après avoir réuni son troupeau éparpillé dans la nuit, il me rejoint. Entre temps, j'avais préparé du café (on était devenu comme deux copains maintenant).

Dès que je vois pointer le soleil au-dessus des montagnes, je quitte mon grand ami avec une forte poignée de main, remplie de gratitude et aussi un peu de regret de ne pouvoir rester.

Une heure plus tard j'étais à l'entrée du tunnel du Col du Parpaillon.

Je le traverse avec difficulté car le passage est en partie obstrué par un éboulement.

De l'autre côté, des cris de marmottes me font sursauter. En voilà une qui passe, une deuxième, une troisième...

J'essaie de les prendre en photo..... trop tard, elles ont déjà disparu.

Après de nombreuses difficultés, j'arrive enfin à Crévoux, dernier contrôle de la randonnée.

La patronne de l'auberge, pendant que je me désaltère, me propose de regarder le livre d'or où sont inscrits tous les noms des cyclos passés par-là. Intéressé, j'accepte.

La patronne du bar disparaît dans une pièce voisine et revient un instant après avec un volumineux et poussiéreux livre.

Après avoir feuilleté une centaine de pages, je découvre, à la date du 8 août 1968, une petite « bafouille » signée de la main de Jean-Claude Chaberty et de Pigeon, deux cyclos chambériens que je connais bien. Quelle bonne surprise !

Je me dois, à mon tour, d'écrire mes impressions.

A 12 heures 30 je suis à Chorges ; il faut que je sois pour le soir même à Chambéry. Il me reste trop peu de temps pour rentrer à vélo.

Je décide donc de prendre le train jusqu'à Grenoble.

A 18 Heures 50 je suis en gare de la Capitale dauphinoise.

A 21 Heures enfin, je peux regagner mon domicile, fatigué mais extrêmement heureux.

Où me conduira ma prochaine randonnée ? Dans quelle nouvelle aventure m'entraînera-t-elle ?

Robert DEL MEDICO

NOTA

Il y a 7 ou 8 ans, je découvrais au fond d'un garage, ce jeune mécanicien qui, timidement, me demandait quelques renseignements sur le cyclotourisme.

Aujourd'hui, vous venez de lire sa passion, et, je viens de lui remettre très officiellement au nom de la F.F.C.T., le diplôme du mérite fédéral qui récompense très amplement les services rendus par ce garçon à la cause que nous connaissons.

Voyez comme quoi le rôle de dirigeant a parfois du bon.

Deuxième prétexte : Robert DEL MEDICO à l'automne dernier, en traversant avec une jeune fille un col cyclo muletier de Savoie, fit une chute de plusieurs dizaines de mètres, entraînant compagne et vélos ; blessures assez graves pour la compagne et expédition acrobatique pour récupérer les bicyclettes en fort mauvais état.

Que cette parenthèse vous fasse vous souvenir combien il est nécessaire de franchir ces passages difficiles avec prudence et en prenant toutes les garanties nécessaires.

Jean PERDOUX

SUR UN THEME QUI NOUS EST CHER

de Fernand VIDY (Neuville-sur-Saône)

Route courant au grand soleil, ou se faulant sous une voûte ombragée comme l'allée d'un parc. Route sinuant au long d'un cours d'eau qu'enjambe un vieux pont et dans lequel viennent parfois se briser les reflets d'un moulin devenu muet, ou de quelque château qui a vu beaucoup de choses Routes de plaines et de collines, traversant maints villages fleuris, butant tout à coup sur la vieille église romane que nous y venions chercher, ou celle, inattendue, dont la découverte fera notre bonheur d'un moment.

Routes riches et joyeuses, que l'on ajoutera les unes aux autres pour en constituer dans notre mémoire un véritable trésor, bien à l'abri celui-là de toute dévaluation future.

Topazes ou émeraudes, saphirs ou rubis, ce trésor n'en serait néanmoins pas tout à fait un si nous ne lui ajoutions la pièce maîtresse, le diamant de cette route des cols où je veux revenir aujourd'hui.

Je ne vous apprendrai rien, mes camarades, en disant qu'aucune autre ne peut s'y comparer : la plus exigeante, mais la plus généreuse aussi. Celle où, selon les circonstances, la grogne et l'euphorie se révèlent les plus intenses. Celle qu'il faut consommer en dégustateur et non en goinfre, où chaque mètre gagné apporte sa récompense et chaque virage sa surprise. Celle où l'on ne se sent plus tout à fait «comme les autres» où l'indéfinissable transformation qui s'opère en nous au fur et à mesure de notre ascension nous est comme ce Retour aux Sources qui reste le privilège des Sages.

Puis, venue la descente, c'est le glissement silencieux que trouble à peine le chuintement des pneus, et parfois le crissement bref du coup de frein indispensable, car notre témérité reste prudente, et lucide notre folie de vitesse.

Rares, bien rares sont les routes des cols franchis et dont ma mémoire n'a pas gardé quelque chose. De ceux où je ne suis passé qu'une fois dans ma vie de cyclo, il me reste toujours cependant quelque fragment de souvenir, une bribe d'image, comme le dernier pétale d'une fleur qui a séché entre les pages d'un livre.

Ne me demandez pas quel fut celui qui m'a le plus touché, car je vous répondrai : Tous, ou à peu près. Je garde pourtant une prédilection pour quelques uns parmi les «humbles», ceux dont on ne parle presque jamais, que le Tour de France des coureurs n'a pas appris aux foules. Des coriaces, comme le Saint-Thomas, aux limites de la Loire et du Puy de Dôme, ou la Lombarde au départ d'Isola, dans la Vallée de la Tinée. Des curieux, comme le Carabès, entre Serres et Valdrôme, ou les Tourettes qui s'amorce entre Serres et Rosans. Sereins, comme Fontfroide au nord d'Olargues ; un peu sinistres comme la Fromagère au nord de Rosans ou les Roustans vers Saint-Nazaire le Désert.

Au fait, pourquoi citer ceux-là plutôt que d'autres ; ne sont-ils pas tous attrayants à leur manière ?

Il n'en est guère, dans les régions avoisinant la notre, que nous n'ayons, ma femme et moi, escaladés. Nous les retrouvons toujours avec plaisir quand nos sorties nous y ramènent. Nous les redécouvrons et d'autant mieux que, l'âge aidant, nous les gravissons plus lentement qu'autrefois. Ils demeurent toujours nouveaux pour nous ; et le regret que nous pourrions avoir de ce que notre allure a baissé d'un bon tiers par rapport à celle d'autrefois, devient le moindre de nos soucis devant le charme renouvelé de ce contact avec la beauté vraie.

Je viens de prononcer -ou plutôt d'écrire- le mot «allure» et je me permettrai de soumettre à nos camarades le petit calcul par lequel je prévois (avec assez d'exactitude) le temps nécessaire à l'ascension des cols d'une certaine importance et dont je tiens compte dans l'établissement du programme de nos sorties. Précisons que je parle en touriste et non en sportif.

Comme éléments de base : l'allure générale moyenne en plaine ou terrain peu accidenté ; ensuite un «nombre-guide» déterminé par des essais préalables répétés, et susceptible de varier en fonction de l'âge et des moyens physiques du sujet. Mon épouse -qui va vers ses 58 ans- et moi-même qui approche des 64 ans, tablons présentement sur 20 Kms/Heure et un nombre-guide de 25.

Supposons un col de 15 Kms. de route pour 1050 mètres de dénivellation, soit une pente moyenne de 7 %. Extrayons ces 7 % du nombre-guide 25 : nous obtenons 18 qui représentera la dénivellation gravie par minute.

Nous avons donc :

15 Kms. à 20 à l'heure	45 mns
1050 m à 18 m/minute	58mns 20s
Temps total prévu	1 h 43mns 20s

C'est à dire entre 1 h. 40' et 1 h. 45'

A chacun donc, de déterminer selon cette méthode, les éléments servant de base à son calcul. Ces éléments, je le répète, sont appelés à varier avec l'âge et la forme physique. Ainsi, pour notre part, voici 10 ans, nous tablions sur 22 Kms./heure et 30 le nombre-guide. Il y a 20 ans, c'était 24 Kms./heure et 33 ...

Et demain, ce sera ? Mais qu'importe.

Fernand VIDY.

MON QUEYRAS A MOI

d'André VOIRIN (Gérardmer)

C'est un raid éclair que je vous raconterai. Genre d'escapade qui, chaque fois me remplit de joie tout autant que de plus longues vacances.

31 Août Vélo bien calé comme d'habitude, à la place du siège arrière, à 10 Heures c'est parti ! Mais c'est le reflux des «aoûtiens» et je ne suis à Grenoble qu'à 15 H.30. Route facile ensuite, malgré le Lautaret, jusqu'à Guillestre. 18 Heures, camping tranquille au pied du village, au bord du Guil.

Nuit profonde, et sommeil aussi. Dès 3 Heures j'ouvre un œil : le ciel est plein d'étoiles mais il fait si bon dans les plumes qu'il faut les quatre coups au clocher de Guillestre pour que je me remue un peu. Le temps de préparer le vélo en tâtonnant dans l'obscurité et avant 5 Heures je suis dans les lacets au sortir du village. C'est bientôt le long replat de la traversée des impressionnantes gorges du Guil. Mais il n'y a plus de réserve de neige à cette saison en Queyras et le ruisseau, au fond de son ravin, est extrêmement discret. Château-Queyras à 6 Heures paraît encore endormi. Sur son piton rocheux, le château a vraiment fière allure. C'est le maître des lieux, la clé du Queyras. Mais vingt, bon sang qu'il fait froid dans cette vallée ! La grimpée vers Molines est heureusement réchauffante même si les nuages matinaux qui progressent du sud font des misères au soleil. Trapue et si curieuse avec son clocher détaché, l'église est en sentinelle à l'entrée du village. A Pierregrosse il faut prendre le temps d'apprécier le pittoresque du vieux village encore silencieux. Dans l'unique rue, étroite et tortueuse, un bref rayon de soleil balaie les vénérables balcons de bois juste le temps nécessaire à ma photo !

Mais je ne me réchauffe guère ! Vu la fraîcheur ici et ma secrète envie de faire un 3000 en chaussures cyclistes je ne me pardonne pas, à moi qui connais pourtant la montagne sous toutes ses formes, d'être parti en simple cuissard, vraiment comme un «bleu». Alors à Fontgillarde, tout dernier hameau, foin de fierté ; prenant mon courage à deux mains, de porte en porte, je frappe. Pour marchander devinez quoi ? Ma phrase est toute prête «Bonjour patron ! Vous n'auriez dès fois pas un vieux caleçon à me céder ? Mais l'heure matinale me sauve du ridicule car ils sont tous aux écuries à cette heure et ma détermination d'avoir moins froid ne va pas jusqu'à aller en souliers cyclistes relancer ces braves gens sur un terrain glissant.

En claquant des «genoux» je reprends ma route tandis que les nuages, cette fois, ont quasiment gagné la partie. Ils encapuchonnent déjà le Grand Queyras, sur ma gauche, un «3000» qui m'a valu quelques sueurs froides le jour où, skieur solitaire, je remontais son arête terminale dans une neige profonde affreusement avalancheuse. C'est pas des trucs à raconter ! Encore tout à mes anciens exploits je n'ai pas vu la petite route devenir simple chemin et le macadam céder la place à la terre battue. Malgré les ornières et les ravinements, c'est assez roulant. Il faut dire que je suis sur le 28 x 21 et que je n'ai rien d'une fusée, encore qu'il y ait des sifflements. Mais des sifflements brefs, aigus et que je connais bien : les marmottes. Bientôt je ne sais plus où donner des yeux et des oreilles : ça court de partout. Des marmottes tous azimuts ! On ne marche pas dessus mais presque !! Tapie à quelques mètres du chemin, en voilà une si parfaitement immobile, malgré mon approche, que je la crois blessée à mort. Clic, clac, merci Kodak (publicité non payée). Le déclic lui a brusquement rendu son agilité, malgré l'embonpoint qui va de soi lorsqu'on s'apprête à vivre tout un hiver sur ses réserves corporelles, et elle a tôt fait de disparaître.... dans un tuyau de drainage.

Au-delà du royaume des marmottes, la montagne n'est pas encore totalement minérale et je me trouve soudain au nez à nez avec un troupeau de vaches qui, pour leur méditation, trouvent le chemin plus commode que les pentes raides surplombantes. Gros yeux globuleux, panses crottées, museaux baveux qui ne s'intéressent au vélo que pour ce qu'il pourrait avoir de bon à ruminer !

Au vacher, je pose quelques questions sur le Col de Chamoussière, mais l'air ahuri du gars en dit long sur l'idée saugrenue de monter là-haut avec un vélo. Après s'être enroulé autour d'un petit chalet si haut perdu, le chemin émerge bientôt en vue de la plaine italienne vers laquelle se déversent les nuages tout étirés par les crêtes qu'ils accrochent au passage. Il est 9 Heures. C'est le Col Agnel, 2.744 mètres, frontière qu'aucun douanier ne surveille mais qu'un petit vent frisquet balaie d'ouest en est. Je ne descendrai pas le versant italien car là-haut, mon «3000» m'attend. Après un rapide casse-croûte, il me faut redescendre le dernier kilomètre du col pour être à pied d'œuvre. Face à moi se découpe sur un coin de bleu du ciel, le Col de Chamoussière, clé du vallon qui, par-delà la ligne de crêtes, me descendra sur Saint-Véran. A gauche du col se détache une arête bonasse, donnant accès à une montagne à vaches pompeusement baptisée «Pic» de Caramatran (3025 mètres) ; c'est ça mon objectif, certes modeste, mais plutôt insolite pour un cyclo. L'itinéraire dans la face Nord de la montagne est évident, l'état des lieux aussi : imaginez une pente faite d'un amoncellement formidable de lauzes, ces pierres plates, branlantes, en déséquilibre permanent, parfois coupantes comme des lames, constamment prêtes à glisser les unes sur les autres par réaction de chaîne et qu'il faut que mes semelles de cuir bien lisses attaquent en biais en direction du col. Chaque faux pas compromet l'équilibre du vélo sur mon épaule. En contrebas, mon vacher, s'il me voit, doit me prendre pour un dingue ! Mais un tracé vaguement balisé facilite les choses et les ennuis d'équilibre seront finalement peu nombreux. Bien heureux quand même de poser enfin le vélo dans un peu d'herbe au sommet de la crête. Il est 10 Heures 50. Le soleil commence à faire des apparitions. Le Pic de Caramatran est à portée de la main et par une très large croupe, j'y suis en un quart d'heure de marche. A l'est le Viso, au sommet duquel je me trouvais il y a un an jour pour jour, est perdu dans la brume et seule la base trapue et puissante de la montagne laisse deviner la suite.

La pèlerine me protège bien du froid mais je claque quand même des dents une dernière fois, car l'éclaircie se développe à vue d'œil et le Queyras, progressivement, retrouve le bleu profond de sa lumière méridionale.

Je retrouve, moi, mon vélo laissé au col. Mémorable partie de cyclo-cross dans les alpages qui descendent raide au fond du vallon. Du sentier du col de Saint-Véran, en contrebas, des touristes regardent, méditatifs, ma gymnastique. A leur air ahuri, pas de doute : eux aussi me prennent pour un fou ! Un sentier qui n'est qu'un boyau tracé dans les gazons où s'accrochent les pédales, des ruisseaux au chant joyeux traversés à gué, quelques descentes raides où il faut porter, et dans la chaleur revenue, au pied de la Tête de Longet qui me rappelle, elle aussi, des souvenirs de ski, on retrouve avec satisfaction, ma bécane et moi, le bien agréable goudron de la civilisation ; ça fait tout drôle de redevenir un cycliste normal !

Saint-Véran est décidément le plus joli village du Queyras, en balcon à 2000 mètres, avec ses croix curieusement chargées d'amulettes, ses vieilles fontaines à dégueuloir de bois vermoulu et ses vénérables balcons fleuris. Ensuite, plus qu'à se laisser glisser jusqu'à Ville-Vieille après quoi un vent de face, qui rappelle la vallée de la Romanche dont la réputation est bien établie chez les cyclos, me vaut un final plutôt pénible. A 14 Heures, du haut des derniers lacets, J'ai l'impression de descendre en piqué sur le clocher de Guillestre qui paraît comme fiché dans le sol. C'est fini. Une bien amusante virée à inscrire au tableau des bons souvenirs.

André VOIRIN.

« L'AVENTURE AUX SOMMETS »

de René LORIMEY du C.T. LYON

«L'AVENTURE EST-ELLE ENCORE POSSIBLE EN CE MONDE OU FAUT-IL ALLER LA CHERCHER SUR LA LUNE?»

Qui de nous n'a pas déjà entendu cette réflexion désabusée faite généralement par un blasé de la voiture qui s' imagine tout connaître mais qui perd régulièrement son chemin à chaque sortie dominicale et cela, bien souvent, aux portes de la ville où il est né.

Je viens de lire un ouvrage sur les terres inconnues de notre planète où une vingtaine d'explorateurs, voyageurs ou savants, les uns très connus, les autres un peu moins, nous racontent chacun leur petite histoire comme nous le faisons pour notre journal de club. J'ai pu apprendre ainsi que la moindre aventure que l'on risque de courir sur notre bonne vieille terre au soir du 20ème siècle, est de finir ses jours soit accommodé au court bouillon, soit congelé dans les glaces polaires comme un vulgaire filet de cabillaud. Pour ceux qui préfèrent rester en vie, ils ont le choix entre la vie monastique dans un temple de Shiva ; faire un beau cyclo-muletier à 5000 mètres sur l'antique route de la soie ou bien être reçu comme un prince par un authentique Roi dont les aïeux bâtissaient des palais à l'époque où nos ancêtres les Gaulois habitaient des huttes en bois, mais qui s'éclaire encore à la chandelle et n'a jamais vu un vélo.

Pour nous, modestes cyclotouristes qui ne connaissons jamais la Forêt Amazonienne ni le pays des Hommes-squelettes, nous qui sommes condamnés pour la grande majorité à limiter nos voyages aux pays civilisés (ou prétendus tels), quelle aventure peut-on espérer? Pas grand chose pour nos infortunés confrères habitant trop loin des montagnes mais pour nous collectionneurs de cols, la montagne n'est-elle pas l'aventure permanente ?

Les miennes ne sont pas exceptionnelles, tous les vieux cyclos en ont connues de semblables où le cocasse côtoie l'insolite et quel livre ne pourrait-on pas écrire si une vingtaine d'entre nous racontait les siennes. Comme je voudrais que le récit qui va suivre soit lu par ceux qui ne voient le monde que derrière un essuie-glace.

VACANCES 1968

Quinze étapes - 1760 Km - 21 cols dont 15 de plus de 2000 et un 3000. Secteur : Alpes Autrichiennes, Italiennes et Suisses. C'est le cinquième jour que l'aventure commença ; la mésaventure plus exactement car, égaré dans le brouillard au sommet du col de Timmels (2509 mètres dans le Tyrol), je réalisais soudain avec horreur que j'étais braqué à quelques pas par deux rangées de mitraillettes. Je pensais d'abord à des bandits de grands cols mais ils étaient vraiment trop nombreux. En réalité, c'était des soldats. D'un côté un détachement d'Alpini, de l'autre un de la Bundeswehr Autrichienne. «Prohibito» clamaient les uns, «Verboten» rugissaient les autres. Je n'allais bien sûr pas dire le contraire mais j'aurais voulu savoir ce qui était «prohibito» ou «verboten». Tous ces gens-là ont quand même fini par se mettre d'accord pour mettre en doute mon état mental et je me suis assez bien tiré de ce guépier, mais je ne sais pas trop pourquoi, ce jour-là, j'ai beaucoup pensé à Sarajevo, à l'Archiduc d'Autriche et à la façon dont avait commencé la première guerre mondiale.

Dix jours plus tard, l'aventure se termina à 3000 mètres au col Sommeiller mais je dus subir un cours sur les charmes de la Révolution Culturelle (Mai 68 n'était pas si loin). Mon initiateur se trouvant être une Pasionaria court vêtue et roulant dans un cabriolet long comme ça, avec une carrosserie rouge diable et des sièges en véritable imitation peau de léopard. Comme je lui demandais si elle était montée aux bar-

ricades dans cet équipage, elle me décocha un regard à faire frémir un bataillon de capitalistes. Évidemment, comment voulez-vous que ce bourgeois indémodable et déliquéscent qui grimpa à 3000 avec un vélo, qui perdait une journée pour monter là où elle avait mis une demi-heure, puisse avoir le temps de méditer le Petit Livre Rouge. La politique n'est pas mon point fort mais en pareil lieu et en pareille compagnie, c'est une chose que ne s'oublie pas.

Entre ces deux extrêmes, que de découvertes saugrenues. Au sommet du Col de Tonale, à la limite des provinces de Bormio et du Haut Adige, des patriotes Italiens fêtaient avec ferveur le 14 juillet. Mes interlocuteurs qui ignoraient tout de la prise de la Bastille furent très touchés d'apprendre que les amis Français partageaient leur liesse et comme je ne voulais pas passer pour ignare, je ne leur ai pas demandé ce que le 14 Juillet représentait pour eux. Comme ils croyaient que je le savais, il ne me l'ont pas dit de sorte que je l'ignore toujours.

Le lendemain, je rencontrais des octogénaires pédalant allègrement à 1800 mètres, pipe aux lèvres et barbe au vent sans avoir jamais entendu parler de cyclotourisme. Il est vrai que le parcours s'y prêtait car malgré l'altitude on pouvait faire 10 Kms. sans rencontrer la moindre bosse. Ce jour-là, j'avais découvert un bien étrange pays. Un gros bourg appelé LIVIGNO : Administrativement Italien, économiquement Suisse, il est les deux à la fois tout en étant pratiquement ni l'un ni l'autre. C'est un peu une annexe terrestre du royaume des cieux où l'on ne peut accéder que par le haut en franchissant des cols entre 2200 et 2300 mètres. Il y a bien un versant sur la vallée mais il est fermé par des falaises telles que seuls des alpinistes chevronnés s'y risquent. Tout y est insolite : la grande rue bordée de chaque côté de chalets et de fermes est aussi longue que celle de St-Etienne et sur la route italienne, on traverse le village de TRAPPALLE qui est à 2094 mètres, la plus haute paroisse d'Europe ; il n'y manque qu'une mairie pour détrôner St-Véran. A part cela, tous les commerces y sont représentés, de l'hôtellerie à la station service.

Continuons la série. J'ai vu le pôle à 60 Kms. de l'Equateur. Parti d'Andermatt à 8 Heures sous la neige (un 17 Juillet) et franchi le St-Gothard je ne sais trop comment, l'haleine brumeuse et les genoux frissonnants, je me suis trouvé à midi sous les palmiers de BIASCA par une chaleur à incommoder un dromadaire, repliant dans mes sacoches un accoutrement sibérien devant un groupe de jeunes filles en bikini qui traversaient la rue en sortant de la piscine, ignorant qu'à moins de 50 Kms. soufflait le blizzard du Grand Nord. C'est d'ailleurs dans ce blizzard que des automobilistes (français hélas) m'avaient arrêté pour me demander leur chemin. Ces gens-là n'avaient jamais entendu parler ni du St-Gothard, ni l'Andermatt, ni de Biasca et cherchaient l'autoroute du Soleil! Bien entendu, ils n'ont rien compris - ou rien cru - de ce que je leur ai expliqué et ont continué allègrement leur route vers le Nord.

Ma randonnée tirait sur sa fin émaillée de toute une série d'histoires de ce genre. L'avant-dernière étape, je quittais FENESTRELLE pour aller à BARDONNECHE. Pour corser le menu je décidais de rejoindre SESTRIERE par une invraisemblable route de crêtes suspendue entre des altitudes variant entre 2300 et 2600 mètres et qui arrive au Col de Sestrière par le haut, ce qui explique pourquoi ce col ne figure pas sur ma liste. En un certain point, je pouvais voir à la fois mon point de départ et celui d'arrivée pourtant situés à 80 Kms. l'un de l'autre par la route la plus directe.

Je terminerai par cette petite aventure que je considère comme la plus drôle. Cela se passait en 1969 à GRENADE où un portier d'hôtel malicieux avait téléphoné au journal local pour signaler qu'un client de son établissement venait de monter à bicyclette au Pic de la Veleta à 3470 mètres, le plus haut point routier d'Europe. Interview et photo et le lendemain, j'avais droit à 3 colonnes à la page des sports (contre 2 seulement pour El Cordobès ! Bien entendu, le reporter avait largement improvisé sur mon récit : ma traversée était transformée en une authentique Vuelta ; mon modeste passé de randonneur était devenu celui d'un champion retraité et cela d'autant plus facilement qu'à l'époque où j'aurais pu en être un, ceux qui l'étaient réellement ne sont jamais allés courir en Andalousie. Pour couronner le tout, je venais de réaliser une première alors que je lui avais honnêtement avoué que je connaissais au moins quatre cyclistes dont une dame, qui m'y avaient précédé. Ce qui intéressait ce jeune reporter, ce n'était pas une éventuelle nuée de cyclistes qui m'avaient précédé là-haut, mais de découvrir le premier. Faute de pou-

voir mettre la main dessus, il l'avait inventé. Décidément, J'aurais fait un bien mauvais journaliste.

Je n'en ramenaient pas moins le précieux journal et à peine rentré de ma randonnée Espagnole, un quotidien lyonnais publiait un article tout semblable, mais dont la vedette était cette fois un jeune Anglais qui parcourait l'Europe à bicyclette. Nul n'est prophète en son pays bien sûr, mais lorsque j'entendis un quidam brailler en brandissant le journal que «les Français étaient bien trop «feignants» pour en faire autant», j'avoue que j'étais bien tenté d'expédier mon pied chercher l'aventure dans la «lune».

René LORIMEY.

LE 177ÈME COL

d'Isabelle et Jean BASTIEN, de MOUGINS (06)

Gérard et Daniel, partis pour un long voyage itinérant passant par Annecy et Albertville, nous avons convenu un rendez-vous au Col de la Forclaz ou au village de Montmin. L'heure même était fixée entre 12 Heures et 12 Heures 30.

Le 22 juin au matin, nous partons d'Albertville. Le ciel est couvert de gros nuages et passé Ugine, une pluie fine se met à tomber. Nous passons Faverges. A Vésonne au pied du col, nous nous arrêtons quelques instants pour nous restaurer. Sur un braquet adéquat, 28x26, nous nous lançons à l'escalade de la rampe. Celle-ci commence franchement, sans bavure, on sait immédiatement à quoi l'on a affaire. Le premier lacet arrive et nous faisons sauter la chaîne sur le 28 dents. Nous voici avec le tour de roue. Nous attaquons le lacet au pied d'un hôtel planté au bord de la route et nous sortons de la courbe au-dessus de la toiture de la bâtisse. C'est du 13 %. Kilomètre après kilomètre, nous arrivons ainsi sous le village de Montmin où nous attendent deux autres lacets à 15%. Nous nous arrêtons autant pour souffler, que pour prendre quelques photos. Puis nous enfourchons notre tandem et, au moment précis où, dans un parfait synchronisme, nous donnons la poussée nécessaire pour arracher notre engin à la pente, un sinistre craquement retentit. La roue libre vient de nous dire «Non, je n'irai pas plus loin».

Inutile de décrire notre déception si près du but. Il est impossible de faire manœuvrer la roue libre qui est bloquée. Il est 11 Heures et 2 Kms nous séparent du village, nous serons à l'heure, et même cela nous laisse le temps de voir cette roue libre de près.

La roue est sortie du cadre, placée à plat sur le sol et, à l'aide d'un tournevis et d'une pierre, la roue libre est démontée. Les billes, une à une, sont soigneusement mises de côté sur une étoffe. Après avoir sorti le bloc où sont fixées les couronnes, les dégâts apparaissent : trois dents de loup ont sauté, un ressort est brisé et tous ces débris réduits à l'état de copeaux ont provoqué le blocage. Le nettoyage fait, il s'agit de remonter cette pièce si précieuse. La graisse contenue dans les bouchons des pédales va aider à remettre les billes en place. Il ne reste plus qu'un cliquet qui fonctionne sur un moyeu en mauvais état. Mais cela sera suffisant pour rejoindre Albertville par la vallée. Les lacets à 15 % sont passés à pied. Nous arrivons au village de Montmin à 12 Heures. Nous déjeunons dans un petit restaurant d'où nous apercevons le col noyé dans le brouillard. Si nous l'avions gravi, il aurait été le 177ème. Tant pis, ce sera pour une prochaine fois. Daniel et Gérard arrivent à 12 Heures 20, une telle exactitude après tant de kilomètres pour eux et cette avarie pour nous, nous laisse rêveurs ! ...

Les joies occasionnées par notre rencontre nous font oublier la défaite. Nous reviendrons à la Forclaz.

I. et J. BASTIEN

Nota : Vous pourrez revenir le Samedi 27 Juillet 1974 où ce fameux Col de la FORCLAZ vous accueillera à l'occasion de notre premier rassemblement annuel.

COL OU PAS COL

de Roger SAVOYAUD, de GRENOBLE

Trop tardif et trop discret, ce Club des Cent Cols. Si J'y avais pensé il y a cinquante ans quand je débutais aux Aravis, combien de cols se seraient entassés ? Une fois connue la règle du jeu, les 280 et plus qui sont sortis de mes carnets m'ont bien étonné. Je n'avais jamais fait le total et je garderai ma méthode sauf pour le rapport annuel.

Maintenant que le virus m'a atteint, je me suis amusé à tout compter avec les innombrables répétitions des cols voisins et familiers, la Placette, Menée, Porte, le Galibier, etc.. J'en trouve plus de 1100. Mais voilà ! Qu'est-ce qu'un col ?

Sur mes 280, il y en a que le règlement m'a fait retenir et qui ne le méritent guère : dans l'Estérel, j'en ai un à moins de 100 mètres ! Alors pourquoi pas la côte de Picardie ou les Champs Elysées ?

Randonnant en Haute-Savoie, nous avons choisi une unité, le Châtillon. Un Châtillon, c'est la dénivelée entre Marignier ou Cluses et le village de Châtillon, posé sur son col qui n'en était pas un sur les vieilles cartes, qui disaient Châtillon et c'est tout. Cela fait à peu près 250 mètres et c'est bien le moins qu'on puisse demander à un col pour représenter un effort soutenu.

Alors, en partant de là, un col vaudra 3 Châtillons, ou 5 Châtillons, cela a quand même une autre allure que de dire 285 mètres ou 650 : il passe dans le calcul un peu de l'air des cimes. Quand on regarde, c'est une façon de parler, le Galibier en sortant du pont sur l'Arc à St-Michel de Maurienne, la grimpe de 7 à 8 Châtillons vous donne un petit frisson, de crainte ou d'orgueil selon la forme du jour.

Et ce n'est pas parce qu'au B.R.A. on aura absorbé la dose prescrite et massive de 18 Châtillons qu'il faudra se prendre au sérieux. Nous sommes des touristes, des sportifs, nous ne roulons pas pour comptabiliser des cols mais pour notre plaisir.

Quelquefois même, pour le plaisir des promeneurs avertis qui apprécient notre style, et plus souvent pour l'envie des malheureux gosses parkés dans la voiture des parents, et qui nous dévorent des yeux en écrasant leur nez sur la lunette arrière.

C'est à eux qu'il faut injecter le virus des Cent Cols, s'il leur arrive un jour de se voir gratifier d'une bicyclette utilisable. Mais pourquoi les constructeurs les plus connus gâchent-ils leur métier, et l'agrément futur de leurs clients, en montant des pignons qui n'ont rien à faire sur nos parcours ? Que cela se produise à Lille ou à Bordeaux, passe encore, à la rigueur à Paris ou à Rennes où pourtant on trouve aussi de sacrées côtes, mais dans les Alpes, les Pyrénées et le Massif Central, on ne comprend plus. Qu'ils aillent grimper la Grande Corniche avec le développement de Poulidor et même bien moins, c'est encore trop et ils sont dégoûtés pour la vie.

Le vélo construit pour la montagne ne devrait plus être une rareté. Evidemment, l'apprenti coureur arrivera toujours à l'Izoard au prix d'efforts désordonnés, mais peu faits pour l'encourager à persévérer s'il n'est pas du bois dont on fait les champions.

Roger SAVOYAUD

LE CENT QUATRE VINGT DIXIEME

de Maurice CAUBIN, de GOURDAN-POLIGNAN (64)

Il serait bien dommage de ne pas profiter de cette belle journée de veille de Toussaint, pour goûter aux plaisirs de la montagne. Me voici donc, en fin de matinée, en train de descendre d'Argelès-Gazost vers Lourdes. A cette heure la circulation motorisée ne me gêne guère car le long serpent d'acier remonte vers les cimes.

Lourdes ne connaît plus la foule estivale. A midi, je suis à Lestelle- Bétharam où j'assiste à la sortie de la grand-messe, ce qui m'oblige à pratiquer du slalom au cours duquel j'évite successivement trois petites filles en robes claires, une mémé trottinant à l'aide de sa canne et le vicaire de la paroisse, pour le retrouver finalement nez à nez avec un gentilhomme à rosette.

Cet intermède ne m'empêche pas de remplir mes narines de l'odeur succulente d'un poulet rôti qui s'échappe d'une fenêtre grande ouverte. L'appétit ainsi aiguisé, il ne m'est guère possible d'aller trop loin sans m'arrêter pour manger. C'est ce que Je fais au bord de la rivière avant d'arriver à Asson. Un tronc d'arbre pour appuyer le vélo et mettre la table, et un tas de bûches pour me servir de fauteuil, quelle aubaine.

Le soleil est encore chaud malgré la saison, et je ne regrette pas d'avoir troqué mon survêtement contre le short. Dans la traversée d'Arthez-d'Asson, je ne sais plus qui je suis, car on me prend tour à tour pour Merckx, pour Poulidor et enfin pour Bartali. Si j'avais rencontré un octogénaire, il m'aurait sans doute pris pour Lapize.

Voici le hameau d'Etchartès (560 m.). Il faut quitter la bonne route pour grimper vers le Col de Spandelles qui franchit la montagne 820 mètres plus haut à 9 Kms. et demie d'ici. C'est pourquoi du 38 x 24 je passe tout de suite au 26 x 24. Un brave homme qui va garder ses vaches me signale que je suis bien sur le chemin du col, mais que je n'y suis pas encore. Le col, me dit-il, est là-haut à gauche des bois de mélèzes. Dernière maison, dernier goudron. Un brusque virage à gauche et je quitte le torrent qui dégringole à grands remous d'écume. Quelques minutes plus tard, je découvre, en plan, les toits et les jardins que je viens de côtoyer. Mais la vue s'élargit bientôt, au-delà de la vallée qui se creuse à ma droite. Je découvre d'un coup toute la chaîne du Gabizos déjà revêtue de son manteau d'hermine et là-bas, dans le fond, la cambrure du Col d'Aubisque dominant l'impressionnant cirque du Litor. Ce décor, je l'aurai presque jusqu'au sommet. Et pour mieux l'admirer, je fais une halte.

Depuis en bas, deux voitures seulement sont passées, en voici une autre, la dernière qui monte dans un crépitement de cailloux contre la tôle. Et mon ascension ne poursuit lentement dans un calme parfait que trouble seulement le bruit de mes roues qui s'accrochent au sol déformé, et la fuite éperdue de quelques lézards qui profitent des derniers rayons de soleil. Car il fait vraiment chaud, mon front est trempé et la sueur dégouline en filet le long de mon nez pour venir tomber régulièrement sur le cadre ou juste à côté, de part et d'autre, suivant la cadence de mon coup de pédale.

Il y a presque une heure que je monte et j'aborde maintenant une série de virages en épingle à cheveux. Avant de tourner, la pente s'adoucit pendant une trentaine de mètres et d'un coup sec on se trouve dans le ravinement de la courbe face à du 12 %. Alors pas de rémission, je remonte à l'arrière sur le 28 dents. Pour ceux qui prendront mon 26 x 28 comme ridicule, je signale qu'avec ma monture je dépasse de 10% le dixième de tonne et comme je n'échappe pas à l'inexorable loi de la pesanteur.

Cette succession de lacets me rapproche de la forêt de mélèzes et je ne tarde pas à me trouver à l'ombre. Le sol est encore gelé et le bord de la route est recouvert de neige fraîche au sens propre et au sens figu-

ré. Mais le ciel réapparaît à travers les hêtres qui ont déversé sur le sol un tapis de feuilles rouges. Encore quelques lacets et au-dessus de ma tête J'entends des bruits de moteurs, je suis à 500 mètres à peine du point culminant, et comme pour se faire pardonner des rigueurs de son tracé, la route se termine en faux plat, ce qui me vaut de finir l'ascension sur le 38 dents.

Un dernier soubresaut de la pente, et je me retrouve sur le terre-plein où une dizaine de voitures, éparpillées, exhalent des relents d'huile chaude. La pancarte indique «Col de Spandelles, 1380 mètres» ; vélo appuyé contre le panneau, je prends une photo souvenir et je passe mon survêtement.

Une dame et un monsieur issus d'une Dauphine viennent vers moi. Je sais déjà ce qu'ils vont me dire : «Vous êtes monté à vélo ? sur cette mauvaise route ? Quel courage !». Moi je me contente de répondre : «Oh! vous savez, avec ce beau temps, il m'aurait fallu davantage de courage pour faire de la voiture». La dame fait un «Ah! bon» de quelqu'un qui n'a rien compris et le couple me quitte sur un «Au revoir et bonne route».

Dans la descente, je retrouve le goudron et l'ombre. L'air est vif et par bonheur après 10 minutes de descente, un palier de 3 Kms. est le bienvenu pour me réchauffer un petit peu. Argelès-Gazost, la route du Col d'Aubisque, me voici de retour.

Ce soir, sur la liste des cols, j'inscrirai le nouveau venu, ce sera le 190ème.

Maurice CAUBIN.

«LE STELVIO»

de Bernard PIGUET, de CLERMONT-FERRAND (63)

Quelle belle initiative que la création du Club des CENT COLS! N'est-ce pas pour le sociétaire, un excellent moyen de se remémorer les difficultés, les régions et les routes parcourues depuis sa première aventure en montagne ? Parce qu'il faut bien le dire, une randonnée en montagne est toujours une merveilleuse aventure. C'est cela qui nous attire malgré le risque fréquent d'être abandonné par ses forces physiques et par contrecoup, morales. Car la pratique du vélo et, de plus, en montagne, permet un engagement physique total.

Pratiquant ce que l'on appelle le «cyclotourisme» depuis 4 ans seulement, J'ai pu parcourir 27.000 kilomètres et franchir 113 cols différents, et je n'aurais jamais pensé obtenir autant de satisfactions.

En effet, il me semble qu'auparavant je n'avais pas pratiqué le cyclisme sous sa meilleure forme et je n'aurais su me trouver le temps de faire connaissance avec la haute montagne. D'autre part, le milieu cyclo est attachant, n'étant fait que de sympathie et de franchise, où le terme «sport» obtient sa véritable signification. Les quelques rares compétitions rendent un verdict net et admis de tous, d'autant plus qu'il est sanctionné le plus souvent par la montagne.

A la suite de ces quelques considérations, je me propose de vous faire connaître un beau parcours de montagne.

En ce jour du 22 Août 1973, mon programme m'offrait l'étape Spondigna Ponte di Ligno, 91 Kms. seulement, avec les ascensions des cols du Stelvio et du Gavia, 3.270 mètres de dénivellation (carte Michelin No 24).

Cette étape était incluse dans un circuit de Côme à Côme par la Suisse, l'Autriche, les Dolomites et Alpes Italiennes. Spondigna est pratiquement le pied du versant Est du Stelvio, le plus remarquable. La route dont les 48 tournants sont numérotés, est une des plus spectaculaires des Alpes, elle offre des vues splendides sur les glaciers de l'Ortlès et de l'Eben.

L'Ortlès est un massif qui possède plus de 100 glaciers dont la superficie atteint 190 Km². Techniquement, le Stelvio est une merveille avec ses 24,5 Kms. de véritable montée pour 1.842 mètres d'élévation, cela donne un pourcentage moyen de 7,53%. Pour ma part, c'est la plus grosse difficulté que j'ai faite, elle soutient la comparaison avec le couplage Télégraphe - Galibier. A mon avis, le Mont-Ventoux Sud vient directement derrière dans l'ordre des difficultés, cela compte tenu que je n'ai pas encore escaladé le Parpaillon, le Restefond, la Bernina Pass, qui devraient se situer dans le voisinage de tous ces «Seigneurs de la Montagne» (je ne me prononce que sur les cols routiers). Bien sur, certains cols comme l'Iseran, la Furka, le Grand-St-Bernard, le St-Gottard, ont des dénivellations égales ou même supérieures, mais les difficultés sont plus réparties avec des temps de repos.

L'ascension du Stelvio se distingue en 3 secteurs :

1) de Gamagoi à Trafoi, 4 Kms. à 6,9% ; la montée est plus sèche et possède des paliers.

2) de Trafoi au sommet, 14 Kms. dont les 12 derniers ont une pente régulière de 9%. Ce secteur représente la difficulté de la montée du relais de T.V. du Chat depuis le Bourget du Lac ; très indicatif pour ceux qui ont le plaisir de connaître, évidemment le revêtement est meilleur. Le col ne s'aperçoit qu'à 7Kms du sommet, au niveau d'un Hôtel-Refuge, la super-position des lacets offre une vue saisissante. Un détail intéressant, les bornes de virages indiquant le kilométrage et l'altitude : cela permet de mesurer sa progression.

Dans les Dolomites, le Pordoï et le Falzarego possèdent le même système; Sinon, pour les autres cols des panneaux indiquent chaque centaine de mètres : ce procédé est très intéressant pour le cycliste. La descente sur Bormio ne peut pas se faire très rapidement et elle est même pénible, compte tenu des innombrables épingles et de la succession de galeries et de tunnels où la visibilité est mauvaise.

Après une rapide vision de Bormio où l'on retrouve une chaleur incommode, il reste le Gavia devant soi, un très joli morceau aussi avec ses 1.400 mètres de dénivellation. La première partie, la vallée montante conduisant à San Caterina Valfurva, se passe assez bien, néanmoins il est pénible de reprendre le rythme de montée et il faut quand même s'élever de 500 mètres.

Le col proprement dit commence à San Caterina et ma surprise fut de ne plus trouver de goudron sous mes roues. En effet, la route est ravinée, pas cylindrée et la couche supérieure est molle mais heureusement un peu humide de quelques pluies des jours précédents. Le seul avantage, l'extrême fluidité de la circulation automobile, ce qui permet d'utiliser la bande chaussée convenant le mieux. Les 12,5Kms. conduisant au col sont à la pente moyenne de 7 % mais avec des passages de 14 % et même plus, et en réalité ces kilomètres paraissent bien longs. Il existe seulement des bornes kilométriques identifiées d'un chiffre et il faudrait prendre garde à la première afin de mesurer sa progression, chose que je n'ai pris garde de faire. De ce fait, mon seul repère était le temps mais la vitesse dans un tel col est trompeuse d'autant plus que les indications kilométriques restent douteuses. Le réflexe du cycliste est de chercher du regard le but à atteindre, on espère le découvrir à chaque virage et en général on est déçu autant de fois ; ce but, on l'aperçoit à 1500 mètres du col seulement, au niveau du refuge A. Berni.

Le versant Sud était habité de quelques nappes de brumes et offrait un visage sinistre entretenu par les cris de choucas. La route est taillée en corniche au-dessus du gouffre et ne possède pas de garde-fou. Ce versant serait le plus intéressant à escalader, il possède des pourcentages impressionnants et les 16,5 Kms de la carte Michelin (les P.C. italiens indiquent 18 Kms et plus) permettent une élévation de 1.360 mètres, ce qui est remarquable compte tenu de la pente assez faible des 5 ou 6 derniers kilomètres qui redeviennent goudronnés. Le fait d'entrer à Ponte di Ligno, coquette station surpeuplée d'estivants, est tout de même réconfortant même pour celui qui apprécie la tranquillité.

Pour rester technique, je vous dirai que le développement à utiliser pour les 12 derniers kilomètres du Stelvio et du Gavia sont les braquets minimum de toutes randonnées montagnardes sérieuses. Je me tairai quant à celui que j'ai utilisé afin de ne pas choquer les gens persuadés que le cyclotourisme doit être réservé aux uniques promeneurs. Mais ce braquet est celui qui permet d'escalader dans les meilleures conditions, l'Izoard depuis Arvieux, la Forclaz de Montmin, le Relais T.V. du Chat, la déviation de la Forclaz de Martigny, les pentes dominant Plan-Lachat et aussi certaines du Tourmalet.

Avant de conclure, je voudrais m'excuser auprès de certains d'entre vous, de m'avoir trouvé plus technique que poète, mais j'espère vivement que chacun obtienne de cette lecture des éléments positifs, soit sous forme de projets soit sous forme de souvenirs, car pour ne rien cacher, de telles randonnées s'improvisent rarement, on les mijote pendant plusieurs années parfois. C'est ainsi que j'ai escaladé plusieurs fois sur la carte routière le Parpaillon, le Restefond, le Nufenen et autres.

Je suis impatient de passer à la réalité et de voir leurs silhouettes se profiler à l'horizon, l'an prochain peut-être.

Bernard PIGUET.

EXTRAIT DE LA LETTRE ADRESSÉE AU CLUB

par H. ALBRECHT de MARCHIROLO (Italie)

Lettre qui confirme combien notre rassemblement, tout en s'élargissant géographiquement, se resserre dans l'amitié et dans l'aide que les uns peuvent apporter aux autres.

«Je viens de recevoir, il y a quelques jours, la médaille, le diplôme et la revue du Club des CENT COLS. J'aimerais vous remercier pour tout cela.

La revue est très bien faite et je l'ai lue et relue ! Félicitations ! Elle a cependant un seul défaut, c'est qu'elle ne paraît qu'une fois par an !! J'attends déjà avec impatience le numéro 2.

Ainsi, je suis enfin entré au Club des 100 Cols. C'est que un début car maintenant, il faut travailler dur, mais avec plaisir, pour escalader d'avantage des cols. Pour cette année, je me suis proposé de grimper au moins 60 cols nouveaux. C'est de l'Alpinisme sur deux roues et plus qu'on fait, plus on commence à aimer tout cela! Enfin, vous verrez lorsque vous recevrez ma nouvelle liste à la fin de l'année.

En étudiant la liste des membres du Club, je me suis rendu compte que je suis que le deuxième ou troisième étranger parmi tous ces cyclos français !

En conclusion, j'aimerais vous dire que si l'un ou l'autre des membres du Club des 100 Cols est en route vers les grands Cols italiens (les Dolomites) ou Suisses, voudrait s'arrêter chez nous pour y passer la nuit, un grand bienvenu l'attend! Nous serions heureux d'offrir gratuitement à dormir et manger. Il faudra simplement nous prévoir à l'avance. Mon épouse est française (de Grenoble). Nous sommes situés aux pieds des Alpes. Le village de Marchirolo se trouve entre les villes (chef-lieu) de Varese (17 Kms.) et Lugano (Suisse, 15 Kms.) dans la belle région des lacs italiens.

Voici notre adresse :

H. ALBRECHT

Piazza Borasio, 12

21030 MARCHIROLO (Varese) Italie (pas de téléphone)

«DÉDIÉ À CEUX QUI EN RÊVENT ET QUI N'OSENT PAS !»

DE BERGAME AU COL DE MALOJA, TOUT DROIT

de Michel PERODIN, de TALANT (21)

Carona - 23 Septembre 1970 . La pluie vient de cesser. Une éclaircie fugace illumine quelques instants l'étroit bassin vert où vient mourir la route partie de Bergame, à 50 kilomètres au Sud. Le caprice du vent referme le rideau un instant écarté et replonge dans la grisaille le haut val Brembana, de nouveau morose sous le bas plafond des brumes. L'inquiétude me prend : il est déjà 14 H.30 et j'hésite à m'aventurer sur la petite route blanche, raide comme un mur, qui succède à l'asphalte rassurante. Un de mes vieux rêves de cyclotouriste se cache derrière l'écran opaque du brouillard ; la traversée directe de Bergame à l'Engadine par les massifs des Alpes bergamasques et rhétiques. Me voici donc à Carona, 1132 mètres, à pied d'œuvre, et le ciel me trahit....

Pourtant reculer est hors de question sans compromettre toute la suite de la randonnée pour laquelle le temps m'est assez limité. Pas d'autre solution que de persévérer en bravant les conditions que le ciel m'impose, et malgré mon ignorance à peu près totale des difficultés du terrain ; la volonté de réussir, une certaine expérience de la montagne, le piment de l'aventure,, seront mon doping ; la carte routière au 1/200.000ème du T.C.I., malgré ses imperfections, sera mon guide.

Poussant le vélo sur la route abrupte, j'entre bientôt dans la masse humide et grise, dans un environnement fantomatique de sapins funèbres. Puis c'est un grand alpage pierreux dont la pente file, raide, à mon côté droit, vers des profondeurs invisibles ; la marche se poursuit, dans cette atmosphère d'oppression qu'on éprouve toujours à se sentir seul dans l'immensité vide, silencieuse et ouatée, jusqu'à un petit sentier se détachant à gauche pour s'élaner dans l'herbe ; à son départ, une pierre porte l'inscription «Vénina» à la peinture rouge, Venina, le col qui doit m'ouvrir le passage sur Sondrio! Ce serait très encourageant s'il n'était déjà 16h20 ... Plus que 2 heures de jour blafard avant la froide nuit d'automne ; il n'est guère question de batifoler, ni même d'hésiter, il ne s'agit que de forcer jusqu'à l'obscurité, ou jusqu'à la rencontre d'un providentiel abri.

Dans un replat herbeux, la trace s'évanouit, mais un coup de vent inespéré, chassant tout un pan de brume, m'épargne une erreur fatale en me rendant mon fil d'Ariane qui repart en crochets à l'assaut du col, parmi les jeux du vent et du brouillard qui sont à l'origine des spectacles les plus féériques de la montagne : on étouffe dans la grisaille, marchant comme un somnambule résigné, et tout à coup, le voile se déchire, le ciel bleu apparaît, les cimes ensoleillées émergent, on pèse une tonne de moins, on a envie de hurler sa joie. Même si ça ne dure pas, l'espoir s'installe.

L'ascension continue dans la brume changeante et translucide ; la crête est là, toute proche à ma gauche, mais la trace disparaît encore et se fond dans l'herbe, irrémédiablement, laissant à mon intuition le soin de trouver le passage du col dans cette longue crête hérissée de rochers qui s'effondre côté nord en une falaise dont la chute se perd dans la crasse.

Il est 18 Heures. Une reconnaissance à droite, une autre à gauche, ne donnent rien. C'est le piège. La perspective d'un bivouac, fin septembre, à 2.500 mètres, dans le vent et le brouillard, avec la menace de la pluie sur la tête, n'a rien d'exaltant ; il faut pourtant s'y résigner, mettre à profit les dernières clartés du jour pour grignoter un repas de détresse, avant de se glisser dans le sac de couchage ; recroquevillé contre un rocher pare-vent, les jambes enfilées dans les manches d'anorak et le poncho par-dessus la tête, me voici prêt à affronter la longue nuit en espérant des lendemains qui chantent.

Et quelle nuit ! Le vent, le froid, le sol inconfortable, la hantise de la pluie ; mais quel spectacle ! A 100 m

sous mes pieds, parfois moins, la masse boursouflée et mauve de la mer nuageuse au niveau changeant, les grands sommets noirs se découpant à peine sur le ciel étoilé, enfin le triomphe de l'aube tant désirée. Le vent se lève et disloque la surface cotonneuse dont les lambeaux défilent au grand galop dans le matin lumineux et glacial.

Un «cyclo» s'extirpe piteusement de son duvet, semblable à une gangue de givre, la plaque bleue du lac de Venina égaie la profonde vallée encore noyée d'ombre qui se creuse vers le Nord ; à ma droite, une profonde dépression coupe la crête de Venina sous le Pizzo del Diavolo : le col sans doute et je suis monté bien trop tôt ; y redescendre paraît risqué, à cause du vélo ; faut-il, pour la première fois, abandonner, alors que le succès est en vue et que le ciel m'encourage ? Encore plus vexé qu'ennuyé, je retourne à mon «campement» pour y trouver trois chasseurs, pas autrement surpris, qui m'offrent du café chaud et m'invitent à les suivre par une petite brèche échancrant la falaise et ouvrant sur un raide pierrier. Les vaches y passent bien, prétendent mes guides, mais moi je porte un vélo, je n'ai que deux jambes et les pierres givrées sont autant de traquenards. N'ayant pas le choix, je suis le mouvement, derrière mes chasseurs qui disparaissent rapidement vers le fond de la vallée.

Me voici une nouvelle fois seul aux prises avec les embûches de la montagne ; vélo sur l'épaule, tâtant du pied chaque pierre, rebroussant parfois chemin devant un passage trop dangereux, heurtant le nocher tantôt d'une roue tantôt de l'autre, et de plus en proie à de violentes douleurs au genou gauche, il me faut près d'une heure pour atteindre, 50 mètres plus bas, une vague trace menant au lac ; le plus dur est fait, bien que le chemin au-delà du barrage s'avère un peu raide pour mon genou défaillant. Au hameau d'Ambria, 1.325 mètres, j'accepte avec plaisir le partage du modeste repas d'un brave paysan. Un chemin convenable aboutit en peu de temps au confluent du Caronno où commence la petite route carrossable qui débouchera bientôt en balcon superbe sur la majestueuse et riche Valtellina aux vignobles ensoleillés.

Sondrio. On remonte aussitôt vers le cœur du massif. La pente est continue mais inégale. Mon genou, qui n'a plus à supporter le poids du corps, fonctionne sans douleur et la prochaine nuit devrait finir de la reposer avant l'attaque du col de Muretto.

Le versant Sud de la Bernina, que j'avais imaginé grandiose et enneigé, me déçoit un peu avec ses grandes étendues vertes. Passé Chiesa, le Val Malenco se resserre en une étroite vallée au caractère sauvage qui oblique vers l'ouest pour venir buter contre les formidables escarpements ombreux de la Disgrazia. La tombée de la nuit me trouve à Chiaregglo, terminus de la route, où une soupe chaude au feu de cheminée et une grange accueillante me feront oublier les affres et merveilles de la nuit de Venina.

Et le lendemain matin me retrouve en selle, parmi les prés gelés tapissant le fond plat du cirque. Un antique chemin d'alpages s'échappe vers le nord, dans l'axe du col, en tournant le dos aux draperies de glace de la Disgrazia. Deux heures et demie de marche assez facile suffisent pour atteindre l'échancrure droite du col double de Muretto, sur la frontière italo-suisse. D'emblée, la descente s'annonce laborieuse, par un sentier raide et dérapant où, par places, l'aide de la main gauche s'avère bien utile pour s'accrocher à la roche. Mon genou, peu douloureux au cours de la montée, retrouve au cours de cette descente abrupte, son hypersensibilité, me tirant parfois des hurlements de fauve qui me donnent l'illusion d'un soulagement momentané.

Au terme de ce passage éprouvant m'attend un névé aveuglant, dur et bosselé, mais par bonheur presque horizontal, d'où sort le torrent Orlegna. Corsant bien inutilement la difficulté, je m'offre un intermède acrobatique sur les rochers qui encombrant l'étroite coupure par où l'eau claire cascade vers le replat alors que le sentier se déploie tout bonnement sur une bosse de la rive droite.

La descente, d'une lenteur désespérante, me rapproche du replat où confluent le Forno et l'Orlegna ; malgré son allure précautionneuse, elle est ponctuée de mes cris de douleur, dans une ambiance soudain guerrière de rafales de mitrailleuses et de coups de canon que les échos se renvoient interminablement:

l'armée suisse a pris possession des montagnes pour ses manœuvres d'automne habituelles, mettant à profit les radieuses journées d'arrière-saison avant que ne s'installe le grand silence blanc.

Au confluent, défense d'aller plus loin. Semblables à des prisonniers gardés à vue, trois hommes : deux chercheurs de cristaux et un cyclotouriste, sous l'œil vigilant de la sentinelle, organisent de leur mieux la pause casse-croûte forcée, bain de soleil et conversation.

A 14 Heures, comme promis, liberté toute provisoire puisqu'il faut stopper un peu plus loin pour vingt autres minutes, le temps d'un ultime branle-bas tonitruant, après lequel vient la retraite générale jusqu'à une prairie où s'opère le rassemblement final. Les manœuvres des alpins italiens sont tout de même plus folkloriques : odeur de crottin, longues files de mules au pas sonnante clair, au baluchon débordant qui vous envoie au décor et pas un seul coup de feu !

L'aventure est finie. Une petite route cyclable quitte la prairie du lac de Cavloce et tombe sur les terrassements d'un barrage en construction avant d'atteindre la route nationale sous le dernier lacet du col de Maloja. La folle dégringolade sur Chiavenna, étourdissante dans le grand soleil, sera la digne récompense de mes misères avant d'autres efforts.

**Cartes utilisées : 1/200.000 N° 5 du T.C.I.
1/200.000 N° 211 Michelin**

**Equipement : 1 sac de guidon, 1 duvet
1 paire de brodequins légers dits «pédoules».**

Michel PERODIN

UN 3000

de Marcel BLOUD (V.T VOIRON-38)

Le jour était levé depuis longtemps sur la Bérarde alors qu'ils laçaient, pour une fois, de vrais souliers de montagne au lieu des habituelles chaussures souples de coureurs d'alpages. Au Clapier, pourtant, il faisait encore nuit, mais rude est la rampe qui part de Bourg d'Arud, et à St. Christophe, toutes affaires cessantes, ils avaient re-déjeuné, Marcel, devenu père de famille sur le tard, avait fini par n'y plus penser. Puis un jour, Gérard en avait parlé.....

«Faut aimer» avait dit Bernard avec un certain sourire.

«Vous êtes fous» opinait le Président, par acquis de conscience, car il les connaissait bien et savait que ça se ferait.

Les autres s'étaient sentis peu concernés et n'avaient pas commenté.

En ce beau matin d'Août, ils étaient à peu près seuls dans le vallon des Etançons, ce qui évitait de répondre à cette question naïve : Où allez-vous avec ces vélos ? Ils virent au loin le Chatelleret, obliquèrent à droite et comprirent vite que le pain blanc était mangé. Après tout, c'était un «muletier» comme les autres : lacets, portage, repos, contemplation et grignotements de biscuits secs. Ils s'élevaient rapidement et pouvaient admirer à loisir ce haut lieu où ils n'iraient jamais et dont le nom veut dire midi en patois.

Il faisait bon être trois. L'un passait devant, halant les machines que lui tendaient les deux autres. Libero, ancien berger de Sardaigne, semblait être à l'aise. Gérard en oubliait ses pêches qui avaient le mauvais esprit de mûrir toutes à la fois. Le troisième ne pensait à rien car il était en vacances.

Ils arrivèrent au pied du névé, cherchèrent de l'eau sous les pierres, cassèrent la croûte et, par une marche de biais, atteignirent le pied du couloir. La neige molle, portait bien, alternant avec une terre glaise très instable. D'incertains morceaux de câble furent les bienvenus. Deux touristes descendaient, qui montrèrent des signes d'étonnement. La pente était rude, le souffle court, les pauses fréquentes, le silence éloquent quand un regard osait se porter en arrière.

Et ce fut le sommet. Petite plate-forme où l'on passa vingt délicieuses minutes à contempler la Meije, le Pavé, le couloir du Diable, à s'entre-photographier. Le glacier s'étalait, débonnaire et de dimensions modestes. Le plus dur était fait, semblait-il. D'un geste familier, ils remirent la barre en travers de l'épaule. Tout alla bien d'abord, puis la neige prit une couleur louche et ils s'arrêtèrent, méfiants et perplexes. Pas longtemps. Les pieds du premier lâchèrent prise sur la glace sous jacente et le second suivit presque aussitôt. Comme il était plus lourd, ce fut très vite un enchevêtrement de bras, de jambes et de ferraille qui stoppa 30 mètres plus bas, dans la neige profonde. Le vieux constata qu'il lui manquait de la peau autour des apophyses, récupéra ses lunettes dont une branche émergeait de la neige, fit rapidement son deuil de sa montre, se jurant qu'il ne remettrait plus de bracelet métallique pour faire de la glissade sur les glaciers. Libero rigolait, incorrigible optimiste qui avait crié tout le long de la descente «ça va, c'est bon, c'est bon!».

Gérard, resté là-haut, n'avait même pas songé à prendre une photo. Après mûre réflexion et sans enthousiasme, il prit le même chemin, mais contrôla mieux son dérapage. Que Villar d'Aréne était loin encore..... Plus bas, une large trace sur une échine morainique avait des allures de chemin cyclable. «On va pouvoir rouler» dit Libero. Marcel le regarda, vit qu'il ne plaisantait pas, se rappela que le même individu avait passé, avec son vélo, le Pas de la Mort aux sources du Guiers Vif, et se tut.

La piste n'était cyclable pour personne, bien entendu. Tout de même, au plan de Valfourche, petit paradis de verdure, ils roulèrent quelques hectomètres. Le paysage s'humanisa. Il fallut expliquer des tas de choses à des tas de gens. Ils roulèrent encore un peu sur le long plateau après l'Alpe de Villar d'Arène, puis, les jambes lourdes, dévalèrent les lacets qui aboutissent au pied du Col. Là-haut, dans les schistes, existe un passage au nom pittoresque, le Pas de l'Ane à Falque, et Marcel se rappela qu'il n'y brillait pas trop, certain jour qu'il se rendait à vélo du Lautaret au Casset en passant par l'Arsine. Il fallut descendre le col par une nuit d'encre et pas trop vite car le vélo de Gérard ferrailait vilainement et Libero avait semé des écrous. «Ah, ces pauvres 700», grommelait le vieux que sa femme attendait. Au Clapier, les voitures attendaient sagement. Et chacun s'en retourna, plein d'usage, sinon de raison.

Marcel BLOUD

UN PRECURSEUR DES 100 COLS : RODOLPHE TOPFFER (1799-1846)

De Jean MARIAC, de Fontaine (38)

Ce ne sont pas les nombreux cyclos, possesseurs des «VOYAGES en ZIG ZAG» du célèbre écrivain genevois, qui nous contrediront ! Jugez plutôt :

1832 : excursion dans les Alpes (21 journées) : Mont-Sion, Petit Saint-Bernard, Grand Saint-Bernard, Gemmi.

1833 : voyage à la Grande Chartreuse (8 journées) : Couz, La Placette, Tamié.

1833 : voyage à Milan : (19 journées) . Simplon.

1834 : voyage à Gênes (29 journées) : Mont-Cenis, Passo Di Giovi, Pilon, Pas de la Faye, Valferrière, Luens, Lèques, Bayard.

1835 : voyage à Chamonix (9 journées) : Montets, Forclaz (Suisse).

1836 : voyage en Suisse (21 journées) : Grimsel, Furka.

1837 : Aux Alpes et en Italie (27 journées) : Anterne, Bonhomme, Fours et Seigne.

1838 : (21 journées). Saint Gothard, San Bernardino, Pragllpass, Brunig. (SaintGothard, Vallée du Misocco, Via Mala, Glaris et Schwytz).

1839 : Milan, Côme, Splügen (24 journées) : Splügen, Oberalp.

1841 : Voyage à Venise (36 journées) : Mosses, Lungen, Bernina, Stelvio.

1842 : Voyage autour du Mont-Blanc (24 journées) : Balme, Ferret, Fenêtre, Forclaz (voisin du Prarion).

Vous objecterez d'abord que la centaine n'est pas atteinte. Il faut d'une part incriminer nos cartes suisse et italienne insuffisamment détaillées et d'autre part le fait que Topffer n'a pas décrit tous ses voyages: Il fait par exemple à deux reprises allusion à une randonnée en Oberland datant de 1826 alors que ses «Zig-Zag» ne sont narrés qu'à partir de 1832, ajoutez à cela que plupart de ces Cols dépassent les 2000 mètres et ont, été franchis plutôt trois fois qu'une !

Ensuite, vous soulignerez qu'il s'agit là de randonnées pédestres... Le mérite n'en est que plus grand d'autant que Topffer, directeur de pension à Genève (on voit encore son établissement 14, Promenade Saint-Antoine) convoyait chaque fois une trentaine de jeunes gens (moyenne d'âge : 15 - 16 ans) dont il meublait ainsi délicieusement les vacances.

Et si tous ces arguments, chers amis cyclos, vous, laissent sceptiques, tachez de vous procurer chez un bouquiniste les «VOYAGES en ZIG ZAG» de Rodolphe Topffer (Premier, Nouveaux, Derniers) et vous serez conquis !

Jean MARIAC